

## Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques

Témoignage de P. Ainciart publié dans *Algeriako gerla eta Euskal Herria* = Guerre d'Algérie et le Pays Basque (La) -- 1954-1962. Donostia : Eusko Ikaskuntza (coll. Iankidetzan), 2005. BIB UMB 1262

On a pris le bateau en novembre 1959 à Marseille. On a passé toute la nuit entassés dans la cale du bateau, de très agréablement entre Basques, en jouant au mus. A l'aube, nous étions à Oran et le lendemain on est parti vers Ain-Sefra en passant par Tlemcen et Mecherian. De Ain-Sefra à Oran, il y a 400 km. La chaîne de montagnes de là-bas, Djebel Ksur. La frontière du Maroc n'était pas très loin de là, et il y avait des fellagas dans les villages environnants, prêts à passer en Algérie. Ain-Sefra était notre « base arrière » mais il n'était pas prévu qu'on y reste : Chellala Dahrania était notre destination, un village à 1.400 m. d'altitude, un douar, puisqu'il y avait de l'eau. Les abords étaient secs et les montagnes dénudées : c'est là que j'ai attrapé ma passion pour le désert!

On est restés dans de très grandes tentes là-bas, et j'ai très vite apprécié ce mode de vie, car on se couchait assez fatigués et on s'endormait dès qu'on était allongés, après ces opérations. Pendant un an on a marché tous les jours; dans la semaine, on sortait 3 ou 4 fois ; on pouvait également démarrer la nuit ou à 3h du matin. A ces moments-là, il arrivait qu'on nous donne un coup à boire. Les gens avaient commencé à raconter que militairement la France avait gagné, mais nous on n'a pas senti cela. On était environ 600 soldats sur ce site et cette année-là, 26 camarades sont morts : 2 ou 3 lors d'embuscades ; mais durant l'année 1960, on a fait des centaines de km sans rencontrer presque personne. Moi, je parle de ceux des sections de ma compagnie. J'avais des amis dans d'autres douars ; à Asla et Bousseghoun précisément. Aujourd'hui, j'ai commencé à faire des listes de leurs noms. Physiquement nous étions prêts. Après avoir déposé nos affaires à Chellala, le lendemain, ils nous ont positionnés dans les rochers sur les pistes et dans la montagne, pour surveiller et toujours surveiller : c'était l'opération qu'on appelait le « ratissage ». La routine. Le nettoyage comme on disait. On avait des chiens pour inspecter les fossés et les trous. Au bout d'un moment, je suis passé caporal-chef et j'avais mon équipe : nous étions très liés, et un seul était à part, Kerfali le Berbère, que la France avait enrôlé de force comme FSNA (Français de souche Nord-Africaine) né en Afrique du Nord comme Français. Un soir il nous a attaqués, alors qu'on était au lit dans la gaitoune ; il a pris son arme, disant qu'il ne voulait pas se battre avec nous. Il est parti.

Quelques faits précis maintenant. Cela faisait 2 ou 3 semaines que nous étions à Chellala et les chefs nous disent que l'on doit marcher avec le général Bigeard, à crapahuter à pied. On a donc préparé le « sac Bigeard » un sac de 7 kg. Noël est passé, moi j'avais plutôt envie de rentrer à la maison, et de voir les moutons de la borde du Baïgoura. A la mi-janvier 1960, on a pris un jour de repos à Ain-Sefran, pour aller au cinéma. Pensez-vous ! Comme quand on était au petit séminaire d'Ustaritz ! Mais à ce moment-là, j'ai appris qu'au-dessus de la ville, dans le sable, on enterre les ennemis qui ont été torturés et liquidés : c'était cela que l'on appelait « la corvée de bois ». C'étaient les légionnaires qui faisaient ce travail. La semaine suivante, la dernière de janvier, ce fut la semaine des barricades à Alger. La peur des pieds-noirs rassemblés, les agressions, les gendarmes et les coups de feu. D'après Benjamin Stora : 20 morts en tout. Les noms connus à ce moment-là : Lagailarde, Ortiz. A ce moment-là, je ne sais pas pourquoi, le général Bigeard a dû retourner en France et nous avons fait « ouf ».

On a vite su qu'on torturait dans notre camp, sans rien voir, seulement en entendant les cris, très proches et longtemps. Pendant la journée, fatigués d'avoir marché, on ne pouvait pas trouver le sommeil, à cause des cris. Moi ce que j'ai vu uniquement : un matin un homme, boitant, le dos lacéré et en sang. A ce propos, un peu plus tard, en avril à peu près, au douar d'Aslan, l'ami prêtre de Pau

Claverie est venu nous voir, choqué et révolté par ce qu'il avait vu à Aslan : les fellagas avaient été torturés dehors devant tout le monde. Nous étions allés voir l'aumônier et il nous a dit : « ce ne sont pas des hommes ». Nous n'étions pas des héros et là-dessus nous l'avons quitté.

Mais qu'est-ce que la guerre, et surtout la guérilla ? Où est l'ennemi ? Dans la montagne. Il faut savoir qui c'est et le faire souffrir systématiquement, brutalement et avec plaisir ? Oui, avec plaisir. Le jeune officier de renseignement nous a avoué : « J'y prends plaisir »...